

La Bibliothèque Canadienne.

TOME 1.

OCTOBRE, 1825.

NUMERO 5.

HISTOIRE DU CANADA.

LE Père Biart a laissé une relation de son voyage, et de ce qui s'est passé sous ses yeux en Acadie. Ce missionnaire, parlant des sauvages connus alors sous le nom de *Souriquois*, et qu'on a appelés depuis *Micmacs*, nous les représente comme des hommes bienfaits et d'une taille avantageuse. On leur a toujours remarqué beaucoup de douceur et de docilité, et une grande bravoure. On les verra, unis avec leurs voisins, sous le nom de *nations ou tribus abénaquises*, se joindre aux Français dans l'île de Terre-Neuve, et dans la Nouvelle-Angleterre, et prendre vis-à-vis des habitans des colonies anglaises de l'Amérique une attitude imposante, qu'ils conservaient encore, lorsque Charlevoix écrivait son histoire, quoiqu'ils fussent alors réduits à un petit nombre. Au reste, les détails dans lesquels entrent le P. Biart et Lescarbot sur les mœurs et les usages de ces peuples, pouvaient paraître intéressants alors en France, mais le seraient très-peu ici présentement. Nous ne pouvons néanmoins passer sous silence la conduite horrible de quelques Européens à leur égard. Charlevoix remarque qu'il était d'autant plus étonnant que les Abénaquis eussent de tout tems vécu en bonne intelligence avec les Français, qu'ils s'étaient mis dans la tête que cette nation les détruirait. Il ajoute que dès le tems de M. de Monts, ils diminuaient déjà beaucoup, et que peu de tems après, on montrait un assez grand nombre de lieux déserts, où l'on assurait qu'il y avait eu de grosses bourgades, avant que les pêcheurs de France fréquentassent leurs côtes. Ils disaient qu'on les avait empoisonnés; et ce reproche n'était pas sans fondement. On a trouvé, (c'est toujours Charlevoix qui parle,) plus d'une fois entre leurs mains, du sublimé corrosif et autres drogues semblables, que des Français leur avaient donnés, et dont il leur avaient enseigné, disait-on, à faire usage pour se défaire de leurs ennemis. Charlevoix pense que cela est arrivé rarement; mais il ajoute que ce qui n'a été que trop ordinaire, c'est que parmi les marchandises comestibles qu'on leur portait, il s'en trouvait de gâtées, qui leur causaient des maladies d'autant plus dangereuses qu'ils ignoraient les moyens de les guérir.

Le Père Masse s'était mis en marche, de son côté, pour reconnaître le pays, s'instruire des mœurs des habitans, et de leurs dis-